

LA HIÉRARCHIE DANS *LA RÉPUDIATION* ET *FIS DE LA HAINE* DE RACHID BOUDJEDRA

Jeanne-Sarah de Larquier

Abdelkhehir Khatibi nous guide dans son livre *Maghreb pluriel*: “D’une part,” dit-il, “il faut écouter le Maghreb résonner dans sa pluralité (linguistique, culturelle, politique), et d’autre part, seul le dehors repensé, décentré, subverti, détourné de ses déterminations dominantes, peut nous éloigner des identités et des différences informulées” (39). Rachid Boudjedra peut être considéré comme un bon disciple de cette philosophie. En tant que philosophe, romancier, scénariste, poète, pamphlétaire et linguiste capable d’écrire en français comme en arabe, son écriture multi et pluridisciplinaire va de pair avec son aptitude à imbriquer les espaces de la pluralité. Nous verrons que *La répudiation*, publié en 1969, et *FIS de la haine*, paru en 1992 et complété d’une postface en 1994, sont les chefs-d’œuvre de cette pluralité, et que ces deux œuvres nous permettent de mieux comprendre l’Algérie à travers les hiérarchies qui la meurtrissent.¹ Rachid Boudjedra dénonce plusieurs niveaux de hiérarchie: une hiérarchie interne et culturelle, à l’intérieure même de la société algérienne, qui divise hommes, femmes et enfants; une hiérarchie externe et politique, qui divise l’Algérie et l’Occident; et enfin une hiérarchie discursive sur le plan narratif, où nous devons nous efforcer de discerner le roman du pamphlet et le factuel de l’imaginaire.

Dans *La répudiation* Rachid est cet être à l’enfance saccagée, qui, témoin de la répudiation de sa mère du fait d’un père haïssable, perd toute possibilité d’appréhender une société égalitariste et équilibrée. En est déjà révélateur le titre du roman *La répudiation* qui en soi implique une inégalité et une injustice entre hommes et femmes au sein de la société algérienne. Il faut envisager ce titre comme la clef, ou le

symbole de cette hiérarchie dans laquelle la femme se situe tout en bas. Ainsi Rachid, en qualité d'enfant en attente d'une place dans l'échelle des valeurs, est un témoin traumatisé par le rejet de sa mère, puis par celui de ses frères et sœurs tout aussi perturbés que lui. Il ne donne pas d'explication de la situation, il ne fait que la subir. Ainsi, cette hiérarchie dont il est en somme victime, il ne la nomme jamais; c'est un non-dit. Néanmoins, elle n'est pas tabou mais existe plutôt comme un fait, une normalité, un cela-va-de-soi. Mais dans ce livre, bien que non nommée, elle est omniprésente, et fait partie de l'inconscient collectif.

La présence des animaux et des insectes, martyrisés ou dominateurs, souvent comparés aux humains, est révélatrice de cette hiérarchie de sexe homme/femme. Dans les exemples qui suivent, Boudjedra a su nous la représenter poétiquement, de façon indirecte. À maintes reprises, l'auteur compare les animaux et les humains, les met dans le même sac. Ainsi, pour les enfants à l'école: "Il s'agit de ne jamais fermer la bouche, de se balancer comme un cercopithèque" (*La répudiation* 94). Quant à la mère de Rachid: "[elle] s'angoisse à la manière d'une vache ou d'un chien" (99). Avec humour encore: "je contournais les zoos et les jardins publics, pour ne pas tomber sur un singe mal rasé (difficile, alors, d'éviter les analogies et par voie de conséquences les embrassade!)" (136). Les enfants et les femmes sont donc comparés à des singes; les enfants pour leur comportement, et les femmes pour leur appartenance au sexe faible. Rachid, enfant, se sent même réduit au plus minuscule du règne animal, à une seule cellule: au "protozoaire" (127). Les femmes, ramenées à l'unique expression de leur sexe, sont comparées à des crapeauds ou en valeur globale, mises à égalité avec les vaches: "Les femmes se vendent sur la place publique, enchaînées aux vaches" (95). Une analogie subconsciente entre le sang du sacrifice des moutons et celui des femmes lors de la perte de virginité donne l'impression que la femme et le mouton se confondent:

les femmes, inconscientes de l'association que nous faisons entre la gorge de l'animal et leurs sexes moites, se moquant

de notre manque de virilité et jetant des exclamations horrifiées en constatant notre dégoût et notre peur de voir le mouton saillir avant de mourir, dans une perpétuelle quête de la pénétration libératrice de l'agonie, se tendant, obscène, vers quelque femelle, dans laquelle il eût assouvi, une dernière fois, son désir absurde où la peur se transformait en jouissance bavante. (195)

Outre ces comparaisons dégradantes, Boudjedra associe encore les femmes aux animaux par le biais de noms composés tels que: "femmes-sauterelles" (126) ou encore "femmes-corbeaux" (132).

Les hommes, en revanche, sont "à cheval" - signe de puissance (121). Le père de Rachid enfin est difficile à définir en terme animal, est-il: "un éléphant, un lion, un chat, un chameau ou un cri-cri?" (90). En réalité il est tout cela, puissance, rage, autonomie, sauvage, et pour ce qui est de son image sexuelle: sauteur. Mais Boudjedra n'est pas dupe, et avec ironie il aime à dénoncer l'imbécillité des hommes quand il dit: "Je ne me souviens que de leurs chansons stupides (Colombes!)" (103). Ici clairement, la pureté de la colombe fait contraste avec l'impureté des hommes. On retrouve cette ironie à la mort de son frère Zahir, alors que Rachid compare les survivants à des chenilles: "Que faire d'un mort qui a perdu toute sa sève et sa saveur dans le caveau climatisé d'une ville française, et qui ne donne pas l'occasion aux chenilles de s'engraisser? [...] Nous étions donc de connivence avec les vers et les chenilles" (157). Ainsi il dénonce les hommes, êtres hypocrites enclin à profiter de la mort des autres.

En fait c'est la loi de la jungle qui règne entre hommes et femmes en Algérie, où la femme, moins forte physiquement, a perdu son droit à la parole, sa liberté. L'omniprésence des animaux et des insectes symbolise cette fracture, somme toute ce rang différent qui est une injustice entre les humains. Nous percevons alors la réaction voire la colère d'un Rachid Boudjedra à l'enfance saccagée par cette gradation patriarcale qui ignore l'intelligence humaine. Enfin, de part ses nombreuses analogies entre humains et animaux, l'auteur révèle implicitement la hiérarchie homme/femme/enfant qui s'est installée dans l'inconscient collectif.

Je propose maintenant de relever une autre hiérarchie, celle qui ne se passe pas à l'intérieur même de la société algérienne, mais qui va plus loin, dépassant les frontières nationales pour révéler une sorte de hiérarchie politique entre l'Algérie et l'Occident. C'est dans *FIS de la haine* que cette hiérarchie est invoquée. Et là, un peu comme la femme face à l'homme, l'Algérie se retrouve face à l'Occident. C'est en effet une situation qui vaut la peine d'être comparée. Dans ce livre plus récent, Rachid Boudjedra ne cherche pas à montrer l'inconscient collectif par l'intermédiaire d'une poésie métaphorique; il s'en tient aux faits, et va droit au but, à la dénonciation. Il n'est plus seulement sympathisant de la femme, car cette fois-ci, en tant qu'Algérien, il est lui-même concerné, et il semble qu'il prend sa défense plus à cœur encore qu'il n'avait prise celle des femmes dans *La répudiation*.

Abdelkebir Khatibi dans son livre *Figures de l'étranger dans la littérature française* écrit:

Toute nation est, en son principe, une pluralité, une mosaïque de cultures, sinon une pluralité de langues et de généalogies fondatrices, soit par le texte, soit par le récit vocal, ou les deux à la fois. Mais cette pluralité n'est jamais dans un rapport d'égalité réelle, elle est plutôt dans un rapport de hiérarchie et de dissymétrie. (209)

Ainsi l'on comprend que la nation algérienne est une pluralité où la langue française tient sa place, et où elle est un constituant de cette mosaïque de cultures. Mais, effectivement, il n'y a pas de rapport d'égalité réelle. Bien au contraire, et Rachid Boudjedra nous le prouve quand il parle de la francophonie. Pour ce dernier, "la francophonie a tenté de simplifier tout un peuple, toute une culture, toute une civilisation; et surtout, elle a tenté de déraciner l'homme algérien, de le dépersonnaliser, de le débiliter, de l'assassiner en quelque sorte!" (*FIS* 29). Boudjedra stigmatise une progression fatale dans sa dénonciation, de la "simplification" à "l'assassinat," nous comprenons alors que le français n'est pas ce qu'il devrait être, un constituant de la pluralité, mais plutôt une mauvaise herbe qui "déracin[c] l'homme algérien," un parasite qui se veut tout en haut d'une création

différentielle, et n'envisage pas de rapport d'égalité avec l'Algérien.

Enfin il me semble que dans ce rapport que l'on pourrait assimiler à un escalier qui monte entre l'Algérie et l'Occident, Boudjedra dénonce encore une hiérarchie non proportionnée où la minorité a le dessus. Ainsi le FIS promu par les télévisions françaises a pris une ampleur démesurée: "au détriment de la majorité écrasante du pays, dite société civile, engagée elle dans un dur combat pour dégager, agrandir et développer une aire de modernité; un espace de liberté réelle, et non pas formelle" (11). Ce FIS promu par les télévisions françaises captées paraboliquement en Algérie, permet donc bien sûr à Boudjedra de faire une corrélation entre la France et le FIS, et de voir l'un substitué à l'autre: "La guerre d'Algérie perdue par la France coloniale [. . .] a été regagnée benoîtement par la France néo-coloniale [. . .] [avec] les premières paraboles" (28). Telle est la situation de l'Algérie, faussement décolonisée par la France, telle est la hiérarchie entre l'Algérie et l'Occident.

Pour compléter notre analyse de la hiérarchie omniprésente chez Boudjedra, nous analyserons ici la gradation ascendante du discours narratif, où nous discernons le factuel de l'imaginaire et le roman du pamphlet. C'est dans *La répudiation* que le rapport entre factuel et imaginaire est intéressant. Il existe une hiérarchie qui s'y rattache, mais elle n'est pas explicite, au contraire c'est au lecteur de la définir. En effet j'entends par hiérarchie, prédominance ou importance, c'est-à-dire qu'il nous importe de savoir quelle est la part du vrai et celle du faux. Autrement dit, la narration dominante est-elle celle de l'hallucination, ou celle de la réalité?

L'hallucination joue un rôle primordial, et cependant indéfinissable. Il est en effet difficile de faire la part du vrai et du faux, de l'apparence ou hallucination et du vrai. Par exemple, le narrateur dénonce cet homme qui aurait abusé de lui sexuellement, homme ignoble en soi mais parfait en apparence: "Comment dénoncer l'ignoble personnage que tout le monde a vu, le matin même, en train d'égrener son chapellet et de sacrifier son mouton?" (*La répudiation* 210). Rachid dénonce l'usage hypocrite et factice que l'homme fait de la religion. Sans doute devons-nous le croire, quand on sait historiquement que de telles choses

se sont réellement passées. Dans un autre passage où Zahir est en position sexuelle “scandaleuse,” sa mère, Ma, dit aux enfants qui regardent: “ce n’est rien qu’un jeu brutal” (212). Ainsi elle masque la situation qu’elle rebaptise de “jeu brutal,” mais cette réalité n’est pas un jeu. La réalité est trop difficile à accepter, alors on préfère parler de “jeu.”

Le narrateur nous propose encore des contrastes entre l’être et l’ombre, entre les personnes réelles et les personnes fictives. Ainsi en parlant du Clan il dit: “un vaste réseau de mouchardage au profit d’un homme du Clan, non pas celui qui paraissait être le chef, mais un autre, vivant dans son ombre” (218). Le narrateur distingue l’être du paraître. Il semble que le Clan est responsable de cette brouille entre les deux concepts, ainsi nous lisons: “peut-être même étaient-ils tous fictifs et ne servaient-ils qu’à nous embrouiller et rendre notre situation plus difficile et plus absurde qu’elle ne l’était en réalité” (219). Par extension, en tant que lecteurs, nous sommes forcés de nous demander où commence la fiction et où s’arrête la réalité? Quelle importance donner à l’une, quelle importance donner à l’autre? Il y a-t-il une hiérarchie du vrai et du faux dans *La répudiation*? Jusqu’où pouvons-nous faire confiance au narrateur? Il semble que Boudjedra dissémine sa dénonciation en se servant de deux langages, celui du fictif et celui du réel. Nous retrouvons alors l’importance de l’observation de Homi K. Bhabha dans le chapitre huit de son livre *The Location of Culture*, intitulé “DissemiNation: Time, Narrative and the Margins of the Modern Nation.” Homi Bhabha dit:

the space and the modern nation-people is never simply horizontal. Their metaphoric movement requires a kind of ‘doubleness’ in writing [. . .]. The secular language of interpretation needs to go beyond the horizontal critical gaze if we are to give ‘the nonsequential energy of lived historical memory and subjectivity’ its appropriate narrative authority. (141)

Il me semble que cette “dualité [doubleness]” chez Boudjedra, c’est justement celle du vrai et du faux indiscernables.

Cette confusion entre réalité et imagination est flagrante. Le narrateur s'en rend lui-même compte à diverses reprises lorsqu'il nous dit: "cette intrusion (*factice ou réelle*) du Clan dans ma chambre" (232); "j'avais autant de preuves pour répondre par *l'affirmative* que pour répondre par *la négative*" (239; mes italiques). De telles remarques forcent le lecteur à se poser la question de la valeur que l'on peut accorder à un tel témoignage. Ce narrateur, malade psychiatrique victime d'hallucinations, nous donne l'opportunité de nous faire réfléchir sur la possibilité d'occurrence de chaque incident. Tout paraît grotesque, et pourtant, tout est peut-être vrai! En 1969, on serait encore tenté de donner plus d'importance à l'in vraisemblance, au caractère hallucinatoire du récit.

Dans *La répudiation* en 1969, Boudjedra minimise son écriture dénonciatrice; en mélangeant les faits aux hallucinations, il ne nous force pas à le croire. Peut-être qu'à ce moment il n'existe pas de hiérarchie entre délire et réalité, et que les deux jouent une part égale dans le récit. Mais en 1992 et a fortiori en 1994 en lisant *FIS de la haine* et sa postface, l'in vraisemblable est devenu réalité avec le FIS, et la narration n'est plus fictive mais belle et bien réelle. Tout autant que l'on peut se permettre de faire une rétrospective sur *La répudiation*, nous confirmerons l'hypothèse que la réalité l'emporte sur le factice dans ce roman.

C'est alors que nous devons discerner le roman du pamphlet. Il me semble que Boudjedra a essayé de dire deux fois la même chose mais de façon différente. En effet, avec *La répudiation* il dénonce les crimes du monde dans lequel il a grandi, il s'agit de l'histoire de Rachid, histoire personnelle, avec tout ce que le roman a de fictif par définition, un fictif d'ailleurs renforcé par la condition psychiatrique de Raehid. La vérité est en suspens, et cependant par concomitance est. En revanche *FIS de la haine* avec le but commun de dénoncer, raconte l'Histoire avec un grand "H" et non une simple histoire. Il ne s'agit plus d'un roman mais d'un vrai pamphlet. La dénonciation inodérée, adoucie que Boudjedra fait en 1969, devient claire et nette, et va droit au but en 1992. Il y a une sorte de crescendo. Le ton devient plus vengeur, plus aigri, empreint d'ironie dès le titre où "FIS" se prononce et se lit aussi comme "fils." Par extension on pense au FIS comme fils de la parabole, fils de la colonisation, et encore aux "Frères," (ainsi sont

appelés les membres du FIS); ainsi l'ironie se voit poussée à l'extrême. Pour de telles dénonciations, il semble que l'on peut discerner une forme de hiérarchie entre le roman-histoire et le pamphlet-Histoire plus acerbe et dans lequel même le caractère littéraire perd un peu de son importance; seule une phrase longue de quatre pages (pages 79 à 83) est vraiment littéraire dans *FIS de la haine*.

En définitive, avec Rachid Boudjedra, *tout* doit se définir au sein d'une hiérarchie omniprésente à tous les niveaux, et qui semble être la loi de la vie. Il s'agit en somme d'un palimpseste de la vie de Rachid, mais aussi de l'histoire de son pays, avec un désir de modifications mais également la volonté d'être fidèle à la réalité. L'écriture engagée de Rachid Boudjedra enfin, incite son lecteur à prendre position dans cette réflexion l'obligeant à choisir entre la haine, la corruption, le FIS, les Membres Secrets, ou la passion de l'homme. Le lecteur engagé doit lui aussi établir, ou rétablir, sa propre hiérarchie des valeurs, tout en étant conscient de la subjectivité de son choix, et de l'importance de cette subjectivité puisqu'elle a su nous mener aux hiérarchies méprisables et méprisantes que l'auteur veut tenter de renverser.

University of Cincinnati

NOTE

¹ "FIS" signifie Front Islamique du Salut.

ŒUVRES CITÉES

- Bhabha, Homi K. "DissemiNation: Time, Narrative and the Margins of the Modern Nation." *The Location of Culture*. London & NY: Routledge, 1994.
- Boudjedra, Rachid. *FIS de la haine*. Paris: Denoël, 1994.
- . *La répudiation*. Paris: Denoël, 1969.
- Khatibi, Abdelkebir. *Maghreb pluriel*. Paris: Denoël, 1983.
- . "Nationalisme et internationalisme littéraires." *Figures de l'étranger dans la littérature française*. Paris: Denoël, 1987.